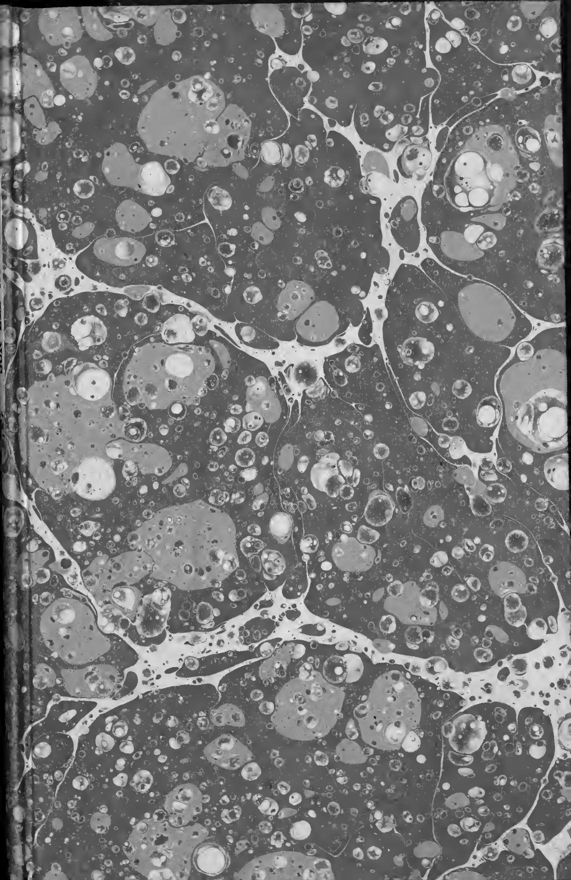


Ets ARDOUIN
2001



OBSERVATIONS

SUR

LES HOPITAUX.

Par M. CABANIS, Docteur en Médecine, de la Société philosophique de Philadelphie.

L'aumône mal faite est un fléau de plus pour le pauvre : l'aumône faite avec discernement & charité, est la sauvegarde du riche, dans ce monde aussi bien que dans l'autre.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE NATIONALE.

1790.

AVERTISSEMENT.

Ce petit Ecrit n'eſt que l'expoſé rapide des principaux motifs qui doivent faire préférer les hoſpices aux grands hôpitaux, & des vues les plus importantes qu'il me paroît convenable de porter dans leur réforme. Pour tout développer, il faudroit des volumes. Si l'on veut connoître plus en détail les vices des grands hôpitaux de Paris, on peut lire l'Ouvrage de M. Tenon, dont le zèle & l'attention ſcrupuleuſe ſont connus, & qui joint à ces deux précieuſes qualités toutes les lumières propres à les rendre utiles. D'un autre côté, M. Lacheze, mon confrère & mon ami, ſe propoſe de publier un mémoire dans lequel il diſcute pluſieurs queſtions dont je n'ai fait qu'énoncer les réſultats, entre autres celle des écoles-pratiques. Si quelque choſe pouvoit me faire mettre du prix à mes idées, ce ſeroit la conformité qu'elles ſe trouvent avoir preſque toujours avec les ſiennes.

Dans le moment où la Nation réunie s'occupe avec ardeur de tout ce qui peut aſſurer le bonheur public, il eſt impoſſible qu'elle ne porte pas ſes regards ſur des déſordres qui trompent les vues charitables de la Société,

& viennent aggraver les maux du pauvre jusque dans le sanctuaire de la bienfaisance. Quelques Bailliages ordonnent à leurs Représentans d'examiner avec attention l'état des hôpitaux, & d'y faire exécuter les réformes convenables. Cet objet intéresse les ames sensibles, puisque le sort de la classe la plus malheureuse en dépend; mais il n'intéresse pas moins le puissant & le riche, puisque la sureté de leurs jouissances est toujours en raison inverse des souffrances & des mauvaises mœurs du bas peuple.

Quoique les observations suivantes paroissent n'avoir en vue que les hôpitaux de Paris, elles sont applicables à ceux de tout le Royaume. Je ne parle point de leur régime économique: cela n'étoit pas de mon objet. Je dirai seulement qu'il me paroît absolument nécessaire d'en confier le soin aux Assemblées administratives des Provinces (1).

Ce premier point réglé, l'on examinera sans doute s'il ne seroit pas plus avantageux d'employer à la régie de chaque hôpital un homme d'affaires gagé, dont les comptes seroient revisés avec exactitude, que des administrateurs qui peuvent cacher sous l'apparence du désintéressement, & soustraire aux justes réprimandes du pouvoir public, la négligence la moins par-

(1) La chose vient d'être déterminée par l'Assemblée Nationale.

donnable, ou l'improbité la plus odieuſe. On examinera s'il n'eſt pas indiſpenſable de changer la forme des dotations faites en argent, leſquelles deviennent tous les jours, par l'augmentation naturelle du prix des denrées, plus inſuffiſantes à remplir les intentions des fondateurs. Enfin, l'on examinera ſi l'on doit laiſſer la geſtion des biens-fonds des hôpitaux entre les mains des ſupérieurs qui maintiennent leur police intérieure, ou de gens d'affaires chargés d'en ſurveiller & d'en calculer les dépenſes; ſi la culture de ces biens, ſuſceptible d'amélioration comme celle de toutes les autres terres, ne devroit pas être confiée de préférence à des intérêts plus éclairés, plus conſtamment actifs que l'amour de l'ordre; & s'il ne ſeroit pas utile de remplacer toutes les fondations de ce genre, par des rentes en grains, dont la valeur réelle eſt toujours la même, quelle que ſoit la dépréciation des monnoies.

Touchée du ſort des pauvres malades, l'Aſſemblée Nationale, ou d'après ſes ordres, les Aſſemblées Provinciales & Municipales chercheront auſſi tous les moyens d'adoucir celui des malfaiteurs & des infortunés qui gémiſſent dans les priſons, en attendant que des lois ſages, l'influence d'un meilleur Gouvernement & de meilleures formes judiciaires, tant pour le civil que pour le criminel, diminuent, autant

qu'il eſt poſſible, le nombre de ces malheureuſes victimes de la ſociété (1).

---

(1) On vient de faire dans cet eſprit une belle expérience en Angleterre. D'après la conviction que les priſonniers achevent de ſe dépraver dans la ſociété les uns des autres; que non-ſeulement leur oiſiveté tarit une ſource de productions, mais empêche qu'ils ne reviennent à la vertu quand ils ſont vraiment coupables, & les corrompt à plaiſir quand ils ſont innocens ou n'ont commis que des fautes légeres; le Comté d'Oxford a fait conſtruire des chambres iſolées & ſans communication entre elles, où les priſonniers ſont traités humainement, bien vêtus, bien couchés, reſpirent un air pur, ont des alimens ſains. Là ils exercent un métier quelconque; & garantis, par ce moyen, de l'ennui de la ſolitude & des mauvais effets de l'oiſiveté, ils fourniſſent encore un bénéfice ſupérieur aux frais de l'établiſſement. Ce bénéfice a été l'année derniere de cent guinées, &, ce qui ſans doute eſt bien plus précieux, quelques priſonniers ont mérité par leur bonne conduite, qu'on abregeât le temps de leur captivité. C'eſt aujourd'hui d'honnêtes gens, des Artiſans utiles, qu'on rendra à la choſe publique.

Ainſi en rempliſſant des vues d'humanité, de raiſon, de politique parcimonieuſe, l'on eſt d'un autre côté parvenu à faire de vraies infirmeries du crime, & l'on a découvert la méthode curative, au moyen de laquelle on pourra le traiter déſormais comme les autres eſpeces de folies.

OBSERVATIONS
SUR
LES HOPITAUX.

Les hôpitaux sont peut-être, par leur nature, des établissemens vicieux; mais, dans l'état présent des sociétés, ils sont absolument nécessaires. On objecte contre eux qu'ils ne remplissent point leur destination de secourir les malades, ou qu'ils la remplissent d'une manière barbare; qu'ils aggravent toutes les maladies, qu'ils en produisent plusieurs nouvelles, qu'ils sont des magasins d'air empesté, toujours prêt à répandre les contagions dans les grandes villes; enfin qu'ils détruisent l'esprit d'économie dans la dernière classe, qu'ils encouragent sa paresse, & qu'on les a vu constamment augmenter le nombre des indigens, par une influence funeste & inévitable.

Presque tout cela est vrai. On pourroit même ajouter plusieurs autres choses; par exemple, qu'ils relâchent les liens des familles, & qu'en dégradant les mœurs du Peuple, ils portent à la société les plus cruelles atteintes.

Mais il y a des pauvres; & la pauvreté est l'ouvrage des institutions sociales (1): c'est donc aux exécuteurs

(1) Les grandes richesses sont le produit des mauvaises loix ou de leur administration vicieuse; la pauvreté l'est aussi par conséquent. L'égalité parfaite n'est pas dans la nature. Tous les hommes ne naissent pas également forts, également adroits, également intelligens; mais si les législateurs & les souverains

de la puiſſance publique à veiller ſur des beſoins qui ſont la cenſure la plus amère des lois & des adminiſtrations.

Mais le pauvre eſt ſouvent malade; il l'eſt même, quoi qu'on en diſe, plus ſouvent ou plus que le riche. Or, celui qui eſt déja néceſſiteux en ſanté, l'eſt doublement en maladie. Il eſt donc de l'humanité, il eſt de la juſtice de le faire ſoigner, de le faire guérir.

Mais la plupart du temps le pauvre eſt ſans aſyle : il faut donc pouvoir lui en offrir de convenables, & employer la voie la plus économique, afin de répandre les ſecours ſur plus de têtes.

Il eſt donc néceſſaire d'avoir des maiſons de charité; il eſt donc avantageux qu'elles ſoient aſſez conſidérables pour que tout s'y faſſe à moins de frais.

D'ailleurs, pluſieurs maladies exigent un certain appareil pour être traitées; pluſieurs opérations ne peuvent être faites par tous ceux qui ſe mêlent d'exercer la chirurgie. Il eſt impoſſible de faire traiter ces maladies dans des maiſons particulières; il eſt impoſſible d'y faire faire ces opérations par les maîtres de l'art, dont le nombre eſt toujours borné, & qu'on ne pourroit enlever à une pratique plus lucrative, qu'en leur offrant des dédommagemens auxquels la charité publique ne ſauroit ſuffire. Ainſi, quelque forme qu'on adopte pour la diſtribution des aumônes & des ſecours, une adminiſtration bienfaiſante ne peut ſe paſſer d'hôpitaux.

---

n'avoient pas favoriſé de tout leur pouvoir la mauvaiſe diſtribution des fortunes, jamais s'en ſeroit-il formé d'auſſi monſtrueuſes? La terre eût-elle jamais été couverte de cette foule d'indigens, dont les plaintes accuſent la nature qui les a fait naître, & les puiſſans qui les avoient dépouillés avant leur naiſſance? Il ſeroit injuſte, autant qu'impolitique, de vouloir prévenir ou faire ceſſer toute inégalité; mais il eſt encore plus impolitique, il eſt encore plus injuſte de la produire par art, & de la pouſſer juſqu'à des proportions qui ne ſont pas de la nature.

Mais tous les abus qu'on leur reproche en sont-ils réellement inséparables? Est-il impossible de les réformer ou de les prévenir? Les uns ne tiennent-ils pas à la grandeur des hôpitaux, à la mauvaise distribution des bâtimens, à l'entassement des malades, à des règles générales de régime ou d'administration des remèdes qu'on est forcé d'adopter, mais qui sont loin de convenir dans tous les cas, & chez tous les individus, à la manière dont on y laisse pratiquer la médecine; les autres aux vices de l'administration intérieure, à la multiplicité des objets que les chefs ne sauroient toujours surveiller, aux occasions continuelles de gaspillage, dont les sous-ordres profitent avec d'autant plus d'activité, qu'ils en mettent moins à remplir leur devoir? Je dis plus; les vices qui paroissent tenir davantage à la nature même des hôpitaux, ne dépendent-ils pas des causes qui agissent sur la société entière, & qui ne dépravent les établissemens particuliers qu'après avoir fait sentir leur influence à toute la masse des hommes réunis par les mêmes lois? Ces vices peuvent être corrigés par les réformes générales qu'ammèneront sans doute les progrès de la raison & les justes réclamations de l'humanité.

Les autres tenant à des choses que l'autorité peut changer promptement, disparoîtront quand des Ministres éclairés, humains & fermes le voudront tout de bon. Le seul but qu'on doive se proposer dans une pareille entreprise, c'est le plus grand avantage des malades; l'économie elle-même ne doit être considérée que comme un moyen de mieux remplir ce but.

Depuis que l'on fait des expériences sur les airs, & qu'on observe avec attention les changemens que celui de l'atmosphère éprouve en passant par les poumons des animaux les plus sains, on a jugé de quelle importance il étoit de ne point entasser les hommes dans des lieux fermés. Depuis qu'on a mieux étudié la marche effrayante

que ſuivent dans les priſons & dans les grands hôpitaux; des maladies qui par-tout ailleurs euſſent été les plus ſimples & les plus douces; enfin, depuis que perſonne n'ignore les effets d'un air reſpiré par un grand nombre de malades, & chargé de leurs exhalaiſons putrides, on demande unanimement que les hôpitaux ſoient relégués hors des villes, & tranſportés, ainſi que les cimetières, dans des lieux où les vents ſoufflent de toutes parts & ſans obſtacle.

Ce vœu public eſt dicté par la raiſon, il mérite d'être écouté, & l'on doit des actions de graces aux Commiſſaires de l'Académie des Sciences, qui l'ont exprimé & motivé avec une éloquence ſi perſuaſive.

Tout le monde commence à ſentir également que la grandeur des hôpitaux eſt la principale ſource de leurs abus; qu'elle y rend l'ordre très-difficile à établir, & qu'on pourroit, en les morcelant, ſe mettre à l'abri des effets du mauvais air. En conſéquence, les Commiſſaires de l'Académie ont propoſé de diviſer l'Hôtel-Dieu de Paris en quatre hôpitaux, qui, tous enſemble, ne recevroient qu'une quantité de malades très-peu au-deſſus de celle qu'il reçoit lui ſeul maintenant.

On gagneroit ſans doute quelque choſe à cela: mais j'oſe le dire, on y gagneroit peu. Les quatre nouveaux hôpitaux ſeront trop conſidérables pour que dès leur inſtallation même, ils n'aient pas une partie des inconvéniens de l'Hôtel-Dieu, & pour qu'on ne doive pas craindre d'y voir reparoître preſque tous les autres par le laps du temps. Il n'y a de grands établiſſemens qui réuſſiſſent, que ceux qui ſont confiés à l'intérêt perſonnel. Tous ceux qui exigent dans les ſupérieurs un grand zèle & des ſoins attentifs, dépériſſent promptement. Les hommes paſſent, ou le zèle s'uſe, & les ſoins diminuent. Il faudroit que les choſes allaſſent pour ainſi dire d'elles-mêmes, & qu'elles n'euſſent pas beſoin du concours d'une créature auſſi paſſagère & auſſi ſujette à s'attiédir ſur ſes devoirs

les plus sacrés. On doit du moins faire en sorte que les abus ne puissent se cacher dans la multitude des détails, & qu'ils soient aisés à corriger; c'est-à-dire, en d'autres termes, ne former que des établissemens d'une étendue bornée, comme les moyens de ceux qui doivent y maintenir le bon ordre.

Dans les grands hôpitaux, on est obligé d'adopter certaines règles générales, sans lesquelles le service seroit impossible; par exemple, les alimens & les remèdes se distribuent aux mêmes heures pour tout le monde. A l'Hôtel-Dieu, il y a des jours où l'on purge; il y a des jours où l'on ne purge pas. Qui ne voit au premier coup-d'œil combien une pareille pratique entraîne d'inconvéniens? L'heure de l'administration des remèdes ne doit surement pas être la même dans toutes les maladies; & si la règle rencontre juste pour quelques malades, c'est un pur effet du hasard. Dans les fièvres avec redoublement, c'est-à-dire, dans les neuf dixièmes des maladies fébriles, le temps de donner du bouillon est déterminé par la marche même de la fièvre; il ne peut être changé sans nuire beaucoup au malade, & souvent sans rendre son état mortel. Le temps de donner des remèdes est également déterminé : c'est violenter la nature que de vouloir la soumettre à un ordre qui n'est pas le sien; c'est troubler tout le traitement, & tromper les efforts de l'art, auquel il est bien injuste alors d'imputer ses mauvais succès.

Les maladies sont infiniment plus variées que ne le croit le commun des hommes, & même le commun des Médecins. Celles qui se ressemblent le plus en apparence, offrent à l'observateur attentif des phénomènes particuliers qui les distinguent; & si la manière de les traiter n'est aussi variée qu'elles-mêmes, c'est-à-dire, si à telle nuance de maladie on n'applique la nuance correspondante de remèdes, la médecine fait infailliblement plus de mal que de bien. Or, comment pourroit-on, dans

des hôpitaux de mille & de douze cents malades, pareils à ceux qu'on propose, se promettre de donner à chacun tel genre d'alimens, tel genre de remèdes, dans telle combinaison, à telles heures précises? Comment pourroit-on avoir pour chacun d'eux ces attentions délicates qui font tout le succès des traitemens?

Je ne parlerai pas du mauvais air dont il seroit toujours difficile, ni du bruit dont il seroit impossible de se garantir. On sait que l'un & l'autre empêchent ou troublent la guérison de toutes les plaies importantes, & de presque toutes les maladies fébriles (1).

Il me semble que les considérations morales doivent entrer pour beaucoup dans le choix de la forme des hôpitaux. Ce n'est qu'à des Gouvernemens en délire qu'il appartient de se jouer des mœurs du peuple. Les hommes ne se réunissent & ne cherchent à augmenter ainsi leurs forces, que pour accroître leur bonheur. C'est le but de toutes leurs démarches; c'est celui de la société. Mais s'il est vrai que chaque individu perd de son bonheur, toutes les fois qu'il sort de l'ordre, & qu'il dénature ses rapports avec ses semblables, il est encore plus vrai que la somme des vertus d'une Nation prise en masse, est la mesure de la félicité publique; il est également vrai que chaque vice est une menace, & chaque crime un attentat contre elle. Joignez à cela que les classes supérieures sont celles qui se ressentent le plus des bonnes ou des mauvaises mœurs de la dernière classe. Si ces mœurs sont mauvaises, elles pèsent sans doute sur toute la société; mais comme le riche, l'homme puissant, l'homme considéré ont une existence plus étendue, & qu'ils donnent plus de prise sur eux, ils ont beaucoup à redouter de l'improbité du pauvre; & les Gouvernemens

(1) Le bruit peut, dans quelques cas, être employé comme moyen curatif, même lorsqu'il y a fièvre; mais ces cas étant rares, on ne doit point y avoir égard dans la réforme des infirmeries publiques.

dont elle eſt l'ouvrage, y trouvent ſouvent des obſtacles inſurmontables aux intentions les plus bienfaiſantes & aux projets les plus utiles.

Si les grands hôpitaux ont une influence ſi funeſte ſur ceux qui vont y chercher des ſecours, c'eſt par les déſordres qui y règnent; c'eſt par les gaſpillages dont ils y ſont témoins; c'eſt parce que les gros travaux y ſont commis à des gens perdus, pour la plupart, de débauches, de dettes, d'eſcroqueries, & dont l'exemple ne peut reſter long-temps ſans effet. On ne croira pas ſans doute que je parle ici de ces filles reſpectables que la religion & l'humanité dévouent au ſervice des malades, ſous les regards de ce Dieu auquel elles ont fait le ſacrifice le plus ſublime; la vénération publique qui leur eſt due à tant de titres, eſt encore elle-même une récompenſe peu digne d'elles. Mais il eſt de fait que l'Hôtel-Dieu, (1) Bicêtre & la Salpétrière, ſont le réfuge d'une foule de bandits qui vont y faire le métier de domeſtiques pour ſe dérober aux pourſuites de la police. Ce métier eſt ſi dégoûtant dans des maiſons auſſi nombreuſes, qu'il eſt impoſſible de mettre aucune ſévérité dans le choix de ceux qui doivent le remplir, & qu'on eſt forcé de tolérer ou d'ignorer le déſordre de leur conduite, lequel eſt d'autant plus grand que les chefs ſe trouvent, comme je l'ai déja dit, trop loin des abus pour pouvoir les ſurveiller & les réprimer. Je me ſuis demandé quelquefois s'il y avoit un ſpectacle plus affligeant & qui dégradât plus à nos yeux la nature humaine, que celui de la dépravation portée au milieu des actes de bienfaiſance. A coup ſûr, il n'en eſt pas de plus propre à corrompre la morale mobile de la plupart des hommes, ſur-tout de ceux qui, n'ayant point cultivé leur raiſon, ſont les plus ſuſceptibles de la contagion de l'exemple.

(1) Je ne prétends pas dire que tous les domeſtiques des ces Hopitaux ſont du même genre: il y en à ſûrement de fort honnêtes; mais il ſe trouvent ſouvent en mauvaiſe compagnie.

Les Commiſſaires de l'Académie, en propoſant les quatre hôpitaux, ſe fondent ſur deux raiſons principales qu'ils paroiſſent regarder comme déciſives.

La première eſt la néceſſité d'avoir dans une ville telle que Paris, des aſyles pour tous les malades indigens, de quelque pays, de quelque religion, de quelque état qu'ils puiſſent être, de quelque maladie qu'ils ſoient attaqués; aſyles dans leſquels ils trouvent une libre entrée en tout temps, & ſans aucune recommandation.

La ſeconde eſt l'impoſſibilité de ſoigner les plaies importantes, & de faire les grandes opérations ailleurs que dans de vaſtes infirmeries, confiées à des mains habiles, où la multiplicité des cas recule chaque jour les limites de l'art, & tourne au profit de ceux mêmes qui ſont le ſujet des expériences.

J'entends ajouter que toute bienfaiſance doit être fondée ſur l'économie, & que de petits hoſpices coûteroient beaucoup plus, tant pour les premières avances des bâtimens, que pour l'entretien journalier des malades. On dit enfin qu'il ſeroit impoſſible d'y recevoir les maladies contagieuſes, difficile d'y traiter les maladies maniaques (1), ou toute autre qui exige des ſoins particu-

(1) Les maniaques incurables doivent être gardés dans des maiſons toujours ſoumiſes à l'inſpection publique; & l'on doit en confier le ſoin à des perſonnes humaines qui n'emploient envers eux que le degré de ſévérité néceſſaire pour les empêcher de ſe nuire à eux-mêmes ou aux autres. Les maniaques, ſuſceptibles encore de guériſon, ſeroient mieux traités dans de petits hôpitaux, que dans ceux où la complication du ſervice interdit les ſoins particuliers, & force le Médecin de ſe réduire à deux ou trois formules de traitement, bonnes ſans doute dans quelques cas, mais ſouvent inſuffiſantes ou nuiſibles lorſqu'elles ſont indiſtinctement appliquées à tous. Peut-être, cependant, trouvera-t-on convenable de conſtruire un ou pluſieurs hôpitaux deſtinés pour ces malades ſeuls. En prenant ce parti, qui me paroît en effet le meilleur, on fera bien de conſulter ce que M. Tenon dit là-deſſus, & le plan qu'il propoſe dans ſon ouvrage.

liers ; & peu convenable d'en faire le refuge de cette multitude de femmes enceintes dont l'Hôtel-Dieu cache tous les jours les foibleſſes, & ſouvent prévient les crimes. Il eſt facile de répondre à cela.

Je ne vois pas d'abord comment la quantité des lits étant déterminée, il peut être plus avantageux de les réunir dans une grande maiſon, que de les diſperſer dans pluſieurs petites. S'il y avoit à cet égard quelque différence importante, elle ſeroit en faveur de la dernière méthode, où les ſecours ſe trouveroient plus à portée des néceſſiteux. Objectera-t-on qu'alors quelques-unes de ces maiſons pourront être toujours pleines, & forcées de refuſer beaucoup de malades, tandis que d'autres ſeront ſouvent preſque vides ? Mais il faut les placer de manière que cette inégalité n'ait point lieu, ou du moins ne ſoit que paſſagère. D'ailleurs, il ſeroit aiſé de remédier à ce foible inconvénient, en inſtruiſant chaque jour le public du nombre des lits vacans dans chaque maiſon de charité de Paris.

Dans les grands hôpitaux les plaies les plus ſimples deviennent graves, les plaies graves deviennent mortelles, & les grandes opérations ne réuſſiſſent preſque jamais. Voilà un fait reconnu de tous ceux qui ont vu avec leurs yeux, & qui parlent avec leur conſcience. Pendant près de cinquante ans que M. Moreau a rempli la place de chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu, l'opération du trépan n'a réuſſi qu'un très-petit nombre de fois. Aujourd'hui l'on n'y trépane plus ; & ſi l'iſſue le plus ſouvent funeſte des autres opérations ſuffit pour les proſcrire, il ne s'en fera bientôt aucune importante dans cet hôpital.

Sans doute il eſt digne de la charité publique de ne confier le ſoin des pauvres qu'à des chirurgiens habiles ; mais c'eſt avec une pratique modérément étendue qu'il s'en forme de tels, & non dans le tumulte d'une pratique immenſe, où l'obſervateur n'a pas le tems de voir, & où les choſes s'effaçant les unes les autres de ſa mé-

moire, n'y laiffent que des images confufes. Qui ne fent d'ailleurs que pour augmenter le nombre des grands artiftes, il n'y a qu'à multiplier les objets de leurs efpérances & les théâtres de leurs talens?

Les maladies contagieufes font infiniment plus rares qu'on ne penfe. On impute fouvent à la contagion les effets de l'air fouillé d'émanations putrides & ceux des altérations épidémiques de l'athmofphère. Au refte, les véritables contagions ne déploient toute leur fureur que dans des lieux où les hommes font entaffés. Comme elles exigent une communication affez immédiate pour fe propager, elles ne fauroient acquérir un certain degré d'énergie, quand on peut ifoler convenablement les malades, quand ceux qui les fervent n'en ont pas un trop grand nombre à foigner, & qu'ils ne font point forcés d'approcher trop fouvent des lits fufpects, quand ils ont le tems de mettre dans leur fervice toutes les attentions de la propreté; quand enfin l'air qu'ils refpirent peut être tenu auffi pur que celui des infirmeries ordinaires. Dans les hôpitaux tels que l'Hôtel-Dieu, les maladies contagieufes aiguës font des ravages effrayans, & les chroniques font indeftructibles. Ces maifons deviennent des foyers où les unes & les autres développent une activité inconnue par-tout ailleurs, & d'où elles fe répandent fans ceffe ou menacent de fe répandre dans le public. Il fera donc encore avantageux de traiter les maladies contagieufes dans de petits hôpitaux.

Il eft vrai que l'Hôtel-Dieu recèle une grande quantité de groffeffes illégitimes, & que peut-être il épargne par là beaucoup d'attentats au défefpoir. Mais la multitude de femmes en couche, qu'il dévore, pour ainfi dire, chaque jour, efface aux yeux de l'humanité un avantage qui peut fe trouver également par-tout ailleurs. On peut fans doute les recevoir, les cacher aux regards du public, les accoucher, les guérir dans des maifons de charité moins vaftes; & c'eft-là feulement que ces femmes malheu-

reufes,

reuſes, de leur indigence ou de leur faute, doivent compter ſur des ſoins attentifs, & ſur un air reſpirable.

Les raiſons d'économie qu'on allégue en faveur des quatre grands hôpitaux, ne me paroiſſent pas mieux fondées. Ils coûteront, à ce qu'on dit, en frais de conſtruction ou d'établiſſement, de ſix à huit millions, & le nombre total des lits qu'ils doivent contenir, ne paſſera pas quatre mille huit cents. Je ſuis autoriſé à penſer qu'on peut ſe procurer avec cinquante mille écus un petit hôpital propre à contenir cent cinquante lits, & tout ce qui eſt néceſſaire au ſervice d'un nombre égal de malades. Or, avec ſix millions, on auroit quarante hôpitaux de la même grandeur, leſquels pris enſemble renfermeroient ſix mille lits. On imagine bien qu'il faudroit pour cela bannir toute eſpèce de décoration, & ne rien ſe permettre au-delà des beſoins & de la commodité réelle des malades (1).

Quant aux charges annuelles, je prends pour mes deux points de comparaiſon, l'Hôtel-Dieu qui dépenſe vingt-ſept ſous par jour, pour chaque malade, & l'hoſpice de Vaugirard (2) qui n'en dépenſe que dix-huit. Cependant pour ne pas faire un calcul trop favorable à mon opinion, je conviendrai qu'il faut peut-être retrancher quelque choſe de la première ſomme, & ajouter quelque choſe à la ſeconde. Je me fixerai donc, ſi l'on veut, à vingt-trois ſous & demi, qui ſont le terme moyen entre l'un & l'autre. Mais j'oſe affirmer qu'avec une adminiſtration vigilante, on peut, dans de petits hôpitaux, reſter au-deſſous, & que dans les quatre qui ont été propoſés, on le paſſera preſque toujours.

(1) La première Loi qu'on doit s'impoſer, c'eſt de ne pas conſtruire des bâtimens, mais d'acheter des maiſons toutes bâties, & d'y faire des diſtributions intérieures, que leur forme permettra.

(2) Nous devons cet hoſpice & l'ordre qui règne dans ſon adminiſtration, au zèle d'une femme reſpectable, dont le nom, dans ces temps orageux, eſt toujours reſté plus cher à la Nation Françoiſe.

En voyant ce que les hommes économisent de forces, de tems & d'argent, lorsqu'ils font leurs travaux en commun, & ce qu'ils perdent de tout cela, lorsque leurs efforts sont isolés, on est porté à croire que la réunion de beaucoup de bras, dirigés par la même tête, ou vers le même but, est la vraie solution de presque tous les problêmes sociaux. En effet, il y a plusieurs avantages à faire les choses en grand; cela ne peut être contesté. Mais il s'en faut de beaucoup qu'on y trouve dans la pratique tous ceux que présente la spéculation; & dans une infinité de cas, ils sont bien compensés par les inconvéniens.

Toutes les fois qu'on rassemble des hommes, on altère leurs mœurs; toutes les fois qu'on les rassemble dans des lieux clos, on altère à la fois leurs mœurs & leur santé. De tous tems les officiers de morale se sont plaints du voisinage des grandes manufactures: de tous tems on a observé qu'elles dégradoient l'espèce humaine dans les pays qu'on avoit prétendu vivifier en les y établissant. Les petites entreprises sont plus immédiatement & sans relâche surveillées par l'intérêt individuel, toujours d'autant plus éclairé qu'il s'exerce sur un plus petit théâtre, & qui seul, avec sa parcimonie & ses soins de détail, fait transformer en jardin fertile le petit champ délaissé par un gros propriétaire. Dans les grandes entreprises, surtout dans celles qui sont aux frais du public, il y a trop de mains intermédiaires entre celui qui gouverne & les choses qu'il est obligé de faire exécuter. La multitude des affaires l'empêche d'en examiner attentivement aucune; nul des sous-ordre n'a d'intérêt à bien faire; la négligence & le zèle sont traités avec la même indifférence. Les occasions de gaspillage renaissent à chaque instant; avec elles se multiplient les causes qui doivent les faire saisir avec avidité; & si le chef lui-même n'est pas soumis à la censure de l'opinion; si l'exactitude de son administration n'est pas nécessaire à son existence; en un mot,

s'il n'a pour nourrir ſon activité que le ſaint amour du devoir, une malheureuſe expérience nous apprend qu'il ceſſera bientôt de le remplir. Voilà des faits certains en général ; voilà ce qu'il faut regarder comme la règle commune. La rareté des exceptions qu'on peut y trouver ſans doute, bien loin d'en rendre douteuſes les conſéquences pratiques, ne fait que confirmer la néceſſité de la prendre pour baſe de tout calcul en ce genre.

Mais quand les grands établiſſemens ſeroient ſujets à moins d'abus, il ne s'enſuivroit pas que leurs avantages fuſſent en raiſon directe de leur grandeur. Leur grandeur eſt déterminée par la nature même de leur objet ; & conſéquemment elle ne peut être la même pour tous. Par exemple, celle d'un atelier dont les travaux ſe font en plein air, peut être plus conſidérable ; celle d'un hôpital demande à être reſſerrée dans des limites étroites, qu'on ne franchit jamais impunément.

Il eſt donc bien néceſſaire de réduire à leurs dimenſions naturelles, tous ces grands monumens d'une aveugle bienfaiſance. Mais le motif le plus urgent de hâter cette réforme, c'eſt l'impoſſibilité d'y faire convenablement la médecine, &, quoi qu'on en diſe, la chirurgie ; c'eſt-à-dire d'y remplir le but pour lequel ils ont été fondés. Il n'eſt pas douteux que ce but ne ſoit de ſoulager & de conſerver des malades, trop pauvres pour ſe faire ſoigner dans leurs asyles, ou qui même n'ont pas d'asyles dans leſquels la charité publique puiſſe les aſſiſter. Or, je ſoutiens que les malades ne ſont point ſoulagés dans les hôpitaux, & que bien loin d'y être conſervés, ils y viennent chercher de nouvelles cauſes de deſtruction. Cette vérité n'eſt ſurement pas nouvelle ; mais puiſqu'elle doit ſuffire ſeule pour réformer des établiſſemens auſſi vicieux, & qu'elle a été répétée tant de fois inutilement, il faut bien y revenir encore, & ne point ſe laſſer de la redire.

Pour que la médecine ſe faſſe d'une manière utile aux malades & à l'art de guérir (car ces deux objets ſont

remplis par les mêmes moyens), il faut que le Médecin & le Chirurgien agissent toujours de concert, quand leur concours est nécessaire. Il faut que le premier ait les connoissances chirurgicales, & que le second porte les vues médicales dans ses traitemens; qu'ils aient l'un & l'autre un intérêt clair, direct, toujours présent à leurs yeux, de bien traiter, de guérir leurs malades; qu'ils puissent se donner le tems de voir tous les cas avec la plus grande attention, & faire plusieurs visites par jour, lorsque cela est utile; qu'ils soient autorisés à régler le régime aussi bien que l'application des remèdes; c'est-à-dire à déterminer la quantité, la qualité des alimens, le moment de les donner. Il faut enfin que les malades respirent un air convenable; qu'ils aient des lits commodes & propres; & qu'ils soient servis par des personnes qui joignent à un caractère compatissant, l'adresse (1), sans laquelle on

(1) Les hommes ne sont nullement propres à servir les malades. La nature semble avoir réservé aux femmes seules cette honorable fonction, de même que le soin de l'enfance; & ce n'est pas le motif le moins touchant de notre respect pour elles. Voyez un homme auprès d'un malade : s'il veut lui parler, il l'étourdit; s'il veut le remuer, il le secoue; s'il lui donne à boire, il verse dans les draps la moitié de la boisson; son émotion est toujours tardive, & ses secours n'arrivent jamais à temps. Mettez une femme à sa place : sa tendre pitié devine, prévient les besoins; elle fait tout à propos & sans précipitation; elle est à tout, & ne paroît occupée que d'une seule chose. Avec quelle adresse elle remue ce corps douloureux! Quelle propreté dans les détails du service! on sent que cette main délicate est faite pour soulager nos maux, comme cette imagination légère & tendre pour nous consoler dans nos peines.

Avant que l'Assemblée Nationale fît espérer que nous verrions enfin tomber les fers des Religieuses qui payent du bonheur de leur vie l'imprévoyance de leur jeunesse & l'illusion d'un moment, j'ai quelquefois pensé qu'il y auroit un moyen bien simple d'arracher au désespoir, aux remords & aux aliénations d'esprit qui en sont la suite, les filles infortunées, qui dans le fond du cœur, réclament contre des vœux imprudens. L'ordre des Sœurs

aigrit la douleur qu'on veut foulager. N'eft-il pas impoffible d'obtenir tout cela dans de grands hôpitaux? N'eft-il pas facile de l'obtenir dans de petits?

La néceffité de renouveller l'air dans les falles de malades eft aujourd'hui généralement reconnue. Celle de donner à chacun d'eux un lit, où il puiffe changer commodément de fituation, & prendre celle que demande la nature ou le lieu de fes fouffrances, eft victorieufement démontrée dans le rapport de l'Académie. Quelle ame affez indifférente oferoit encore après cette lecture, excufer la barbarie de ces lits à quatre, à cinq, ou même à fix perfonnes, qu'il ne fuffit pas d'éloigner, comme on vient de le faire, des regards du public! Gardons-nous d'ob-

---

de la Charité eft, fans contredit, la meilleure inftitution pour le fervice des malades; il eft à defirer que le Gouvernement leur confie le foin de tous les hôpitaux, & qu'il cherche les moyens naturels & juftes d'augmenter le nombre de ces refpectables Hofpitalières. Ce qui contribue peut-être le plus à nourrir leur ferveur, c'eft qu'elles ne font de vœux que pour un an, & qu'au bout de ce terme, elles peuvent rentrer dans le monde. Sentant qu'il eft en leur pouvoir d'être libres, elles ne defirent point d'autre liberté. Il en eft peu qui veuillent abandonner un état dont tous les travaux font des bienfaits, & qui leur eft devenu d'autant plus cher que leur vie entière eft le facrifice le plus fublime qu'il foit donné à l'homme de faire à la vertu. J'aurois voulu, dis-je, que toute Religieufe qui s'eft trompée ou qu'on a trompée fur fa vocation, pût quitter le cloître en paffant chez les Sœurs de la Charité. Avec le fentiment d'une indépendance, dont la poffibilité fuffit ordinairement au cœur humain, elle y auroit puifé prefque toujours le defir de ne pas la rendre plus complette; ou fi le monde l'eut rappelée impérieufement, du moins elle auroit ceffé d'être malheureufe, elle auroit ceffé de maudire des loix qui l'avoient immolée en autorifant cette aliénation fans retour, de fa perfonne & de fa vie, dans un âge où il lui étoit défendu de difpofer de fes biens; & fa défection même eut été confacrée par des actes héroïques de charité chrétienne.

Ce moyen me paroiffoit devoir être également approuvé par la religion, par la raifon & par l'humanité.

ſerver combien il a fallu de recherches, de raiſon & d'éloquence pour faire voir ce qui eſt évident, pour prouver ce qui eſt démontré, pour forcer au ſilence des eſprits faux ou des cœurs pervers qui ſemblent regarder les erreurs & les abus comme leur patrimoine; pour exciter la réclamation des hommes contre ce qui outrage le plus l'humanité : évitons ſur-tout de conſidérer que lorſqu'on a fait tout cela, l'on n'a rien fait encore, & que ces mêmes abus reconnus de tout le monde, contre leſquels toutes les voix s'élèvent, ont des fauteurs ſecrets qui ſavent les défendre de manière ſouvent à laſſer le courage des gens de bien. Nous gémirions trop amèrement ſur le ſort des ſociétés humaines, où l'on rencontre à chaque pas le même tableau.

Mais il eſt dans notre ſujet, auquel je m'empreſſe de revenir, d'autres vérités auſſi ſimples, & qu'il n'eſt pas moins important de rendre populaires. Je vais me contenter, d'après le plan que j'ai ſuivi, de les expoſer ſuccintement, laiſſant à quelque plume, comme celle de M. Bailly (1), le ſoin de les développer & de leur donner tout leur pouvoir. Le bon ſens peut devancer l'opinion, il peut la diriger de loin; mais c'eſt au talent ſeul qu'il eſt donné de hâter ſa marche & d'augmenter ſon influence.

Je ne ſaurois trop le répéter, on exécuteroit en vain les changemens les plus utiles dans les hôpitaux, ſi l'on ne commence par en diminuer la grandeur. Ce premier pas fait, tout le reſte devient faiſable.

---

(1) Ces obſervations ſont écrites depuis plus d'un an : M. Bailly n'étoit alors qu'un ſimple particulier; la voix d'un grand peuple ne l'avoit pas encore chargé des importantes fonctions qu'il remplit avec tant de zèle, de lumières & de vertus.

Il eſt aiſé de voir qu'alors la ſalubrité & la propreté des ſalles pourront s'obtenir ſans peine, & que le ſervice deviendra très-ſimple dans tous ſes détails. Alors auſſi l'on pourra laiſſer aux Médecins le droit de déterminer tout ce qui regarde le régime; on pourra exiger d'eux qu'ils faſſent des journaux détaillés de leurs traitemens, & par cette ſeconde meſure, les forcer à ſe ſurveiller eux-mêmes ſans ceſſe, en leur faiſant redouter de loin la cenſure ſévère de leurs rivaux; tandis que par la première, on leur enlève une excuſe dont ils ſe ſerviroient plus ſouvent s'ils en ſentoient tout le poids.

Qu'il me ſoit permis de dire encore un mot ſur ces règles générales de régime dont j'ai déjà fait entrevoir les fâcheuſes conſéquences. L'importance du ſujet doit me faire pardonner quelques répétitions. Je n'examinerai pas en détail la diſtribution des alimens ſolides; le moment où la plus petite erreur peut devenir fatale, eſt ordinairement paſſé quand on commence à les permettre. Ce n'eſt pas qu'il n'y eût pluſieurs obſervations à faire ſur leur uſage, ſur leur choix, ſur leurs effets, ſi différens dans les différentes maladies, & ſuivant le temps ou le degré de chacune. Mais pour ne rien laiſſer à deſirer là-deſſus, il faudroit donner un corps complet de diététique, & me jeter dans pluſieurs diſcuſſions médicales, étrangères à mon principal objet. Voyons donc ſeulement ce qui concerne la diéte ſévère, ou le temps pendant lequel les malades ſont réduits au bouillon.

Dans les hôpitaux on diſtribue le bouillon de quatre en quatre heures, & à tout le monde à la fois; à la Charité de même qu'à l'Hôtel-Dieu, il eſt aſſez concentré. La quantité qu'on en donne à chaque malade eſt conſidérable; elle eſt la même pour tous; & généralement parlant, ils ſont trop nourris, quand le genre ou le période de la maladie exige ce que j'appelle la diéte ſévère.

Le bon bouillon de viande convient dans quelques cas; il en eſt d'autres où la raiſon & l'expérience le-

profcrivent : mais alors il peut être remplacé par des décoctions de graines farineufes, de racines, de fruits pulpeux, de plantes fucculentes. Il convient toutes les fois qu'il s'agit de foutenir les forces ou de les relever ; quand il faut nourrir le malade, & cependant ne pas dépenfer dans l'eftomac une grande fomme d'action : par exemple, dans les épuifemens fimples, dans les fièvres malignes nerveufes, à la fuite des grandes hémorragies, ou de toute autre évacuation confidérable. On doit l'interdire toutes les fois qu'il eft néceffaire de tenir les mouvemens vitaux dans un état de foibleffe ; quand les premières voies font farcies de reftes d'alimens ou d'humeurs corrompues ; quand on redoute des altérations putrides générales : par exemple, dans les maladies éminemment inflammatoires, dans les grandes plaies accompagnées de douleurs vives & de pyrexie violente ; dans les fièvres faburrales, mefentériques, bilieufes, putrides. Il réuffit fort bien dans certaines épidémies ; dans quelques autres on le trouve conftamment nuifible. Toutes chofes égales d'ailleurs, il réuffit mieux dans les faifons froides ou fèches, que pendant les grandes chaleurs ou dans les temps humides & tièdes.

Les maladies aiguës offrent à leur début plufieurs fymptômes qui font communs à prefque toutes ; c'eft alors fur-tout qu'il faut de la fagacité pour ne pas les confondre. Dans la fuite, leurs phénomènes deviennent plus faillans, & leur génie fe caractérife. Il en eft comme des jeunes plantes & des jeunes animaux, qui n'ont rien de bien diftinct d'abord, foit dans leur faveur, foit dans leurs autres qualités fenfibles ; mais dont le temps développe la nature, l'inftinct & la phyfionomie particulière. Le talent de reconnoître la maladie naiffante à quelques traits fugitifs qui la décèlent, eft fans doute la première qualité du Médecin. Sans ce talent on commet tous les jours des fautes graves ; car il ne faut pas croire avec le vulgaire, qu'en reftant fpectateur & donnant de la tifanne, on puiffe

dire qu'on ne prend encore aucun parti : c'eſt en prendre réellement un que de ſe déterminer à ne rien faire. L'iſſue de la plupart des traitemens dépend de la conduite qu'on a tenue les premiers jours. Or, pour ne pas ſortir de notre ſujet, ſi dans un grand nombre de maladies il faut impoſer d'abord le régime le plus ſévère ; s'il faut le plus ſouvent attendre l'approche des criſes pour augmenter l'activité de l'eſtomac, & pour chercher à rendre par ſon influence ſur les organes principaux, les déterminations critiques plus complettes & plus régulières : dans d'autres cas, où l'invaſion de la fièvre n'eſt accompagnée que de peu d'altération des forces digeſtives, on doit mettre les momens à profit, nourrir le malade tandis qu'on le peut encore, & faire une eſpèce de proviſion pour les temps les plus orageux où l'on ſera peut-être dans la néceſſité de ſupprimer preſque tout aliment. Voilà ce qu'Hippocrate, qui le premier a donné de bonnes règles de régime pour les fébricitans, avoit obſervé non-ſeulement dans le climat de la Grèce, mais dans les divers pays où l'avoient conduit le beſoin de s'inſtruire & l'ambition louable d'exercer ſon art avec plus d'éclat. Il remarque auſſi qu'un vieillard (1) ne doit pas être nourri comme un jeune homme, un homme mûr comme

(1) La règle qu'il établit là-deſſus, peut être regardée comme générale. Plus les animaux ſont près de leur origine, & plus ils ont beſoin d'alimens ; plus ils avancent vers leur dernier terme, & plus long-temps ils peuvent ſupporter l'abſtinence. Un homme fait la ſupporte mieux qu'un jeune-homme, un vieillard plus facilement que l'un & l'autre, un enfant point du tout. Cette règle ſouffre cependant pluſieurs exceptions : quelques vieillards ont beſoin d'une nourriture abondante, & de faire pluſieurs repas dans le jour, comme les enfans. Quand les forces viennent à ſe concentrer dans l'eſtomac, l'action de cet organe eſt d'autant plus néceſſaire, que c'eſt alors lui ſeul qui, par l'étendue de ſes ſympathies, entretient ou ranime le jeu de la vie dans tous les autres.

un enfant; que les habitudes de la ſanté doivent être miſes en conſidération pendant la maladie, & qu'il faut leur accorder quelque choſe, ainſi qu'au climat, à l'âge, à la ſaiſon, au tempéramment, en un mot à toutes les circonſtances importantes.

Ce que je viens de dire ſuffit ſans doute pour prouver combien il eſt eſſentiel que le Médecin d'hôpital ait le droit de régler tout ce qui concerne le régime des malades.

Mais en lui fourniſſant les moyens de rendre ſon art plus utile, on doit s'aſſurer qu'il remplira toujours ſes devoirs. Et pour cela qu'on ne s'en rapporte point à la ſurveillance particulière des chefs. Quoi qu'on faſſe, il n'aura pour juge que ſa conſcience, à moins qu'on ne l'oblige à faire connoître ſes traitemens dans des journaux bien circonſtanciés, deſtinés à devenir publics, ſoit à ſon profit, ſoit pour le compte de l'adminiſtration. La conſcience d'un homme de bien eſt ſans contredit le meilleur de tous les mobiles; mais des intérêts d'amour-propre ou de fortune ſont malheureuſement d'un effet plus général, plus conſtant & plus ſûr. Au reſte, la manière de faire ces journaux eſt très-ſimple; Hippocrate nous en a laiſſé le modèle dans ſes épidémies. Ce que les découvertes modernes peuvent ajouter à la préciſion de quelques détails, ſe réduit à peu de choſe: & quant au talent du grand Peintre, c'eſt encore dans ſes écrits immortels qu'on ira toujours le puiſer avec plus de fruit. Je conviens que de ſon temps la matière médicale étant dans l'enfance, il n'a pu nous laiſſer que des indications générales de remèdes: le plus ſouvent même il peint la marche de la maladie ſans parler du traitement, & ſemble n'avoir été que le contemplateur du travail de la nature. Mais les obſervations de ce genre ſont peut-être les plus précieuſes. On y voit bien plus clairement, que dans celles où l'action des remèdes doit être miſe en ligne de compte, quels ſont les phénomènes qui précédent les criſes heureuſes,

quels sont les mouvemens dont la terminaison est constamment funeste : l'on en conclut bien mieux dans quelles circonstances il est avantageux d'abandonner la nature à elle-même, ou de ne faire que la seconder ; & dans quelles circonstances contraires il faut arrêter ses efforts égarés, ou leur faire prendre un autre direction. Nous ne pouvons plus imiter Hippocrate à cet égard ; nous ne le devons même plus : l'administration des remèdes est trop perfectionnée, pour qu'il nous soit permis de rester aussi souvent oisifs ; & l'on ne sauroit nier que l'histoire de leurs effets ne rende encore plus complette l'histoire des maladies. On doit à la vérité commencer par bien étudier celle-ci ; mais on ne seroit point utile sans la connoissance de la première.

De bons journaux d'hôpital doivent donc offrir d'abord, en forme de préliminaire, le tableau rapide de la dernière constitution ; c'est-à-dire des généralités historiques concernant le temps & les maladies qui ont régné l'année d'auparavant : & le corps du journal ne doit être que le même tableau de l'année qu'on veut décrire, mais plus développé, plus circonstancié, jour par jour, maladie par maladie. Il faut qu'on y trouve notées les moindres variations de l'athmosphère, concernant le froid, le chaud, la légèreté, la pesanteur, l'humidité, la sécheresse. Les instrumens que les Physiciens ont imaginés pour mesurer ces différens états, ne doivent pas être les seuls consultés ; les vrais instrumens des expériences médicales sont les corps vivans. Ainsi, par exemple, après avoir déterminé le degré du froid d'après le thermomètre, on examinera si la sensation qu'il fait éprouver aux corps, & les effets qu'il produit sur eux, correspondent exactement à la dilatation & à la condensation des liqueurs : or, on trouvera souvent qu'ils n'y correspondent pas ; &, pour le dire en passant, on en tirera des conséquences dont il est aisé de sentir l'utilité-pratique.

Mais ce qui sans doute est le plus important, c'est que chaque maladie soit décrite avec la plus grande exactitude. Non-seulement on peindra son invasion, son accroissement, son état, son déclin, la convalescence; non-seulement le Médecin dira par quelles indications il s'est laissé guider dans l'administration des remèdes, & quels ont été leurs effets; mais de plus il rendra compte de l'âge du malade, de son tempéramment, du pays qu'il habite, de sa profession, des maladies auxquelles il a été sujet, de ses goûts, de ses mœurs.

Hippocrate décrit les phénomènes de la maladie; il ne la nomme presque jamais. Pourquoi ne l'imiteroit-on pas encore en cela? Les dénominations s'emploient ordinairement au hasard, ou pour masquer l'ineptie des traitemens. Tous les hommes d'ailleurs n'attachent pas les mêmes idées aux mêmes mots; ce que l'un appelle fiévre catharrale, l'autre l'appelle fiévre péripneumonique, ou putride, ou maligne. Mais qu'un Médecin dise: — Le malade toussoit; il avoit une douleur de côté; son pouls étoit tendu, fréquent; son visage rouge, ses yeux larmoyans, son sang couvert d'une couene blanche, ou jaunâtre, ou verdâtre. — Tout le monde l'entend; tout le monde est d'accord sur ce qu'il a voulu dire. Si de l'ensemble de ces simptômes, du degré de chacun, de l'enchaînement dans lequel ils se sont montrés, il cherche à déduire quel est le désordre de la santé qu'ils indiquent; on peut juger de son talent, de sa sagacité, de la bonté de son esprit. Enfin, s'il ajoute: — D'après tous ces signes, d'après telle indication qui m'a paru en résulter, je me suis décidé pour tel & tel remède; il s'en est suivi tel & tel effet: — Nous avons alors un tableau très-clair qui ne peut être sujet à nulle interprétation vicieuse; & nous pouvons en tirer des inductions très-probables pour l'effet de ces mêmes remèdes dans les mêmes circonstances. Il me semble que des journaux faits dans

cet esprit, par des praticiens éclairés & prudens, seroient le recueil le plus précieux de l'art (1). Au bout de vingt ans ils auroient passé presque tous les cas en revue : ils encourageroient, ils nécessiteroient une foule de travaux utiles : & tandis que d'un côté ils rendroient les plus importans services à la médecine, de l'autre ils engageroient, comme je l'ai déja dit, les Médecins à traiter les pauvres malades avec plus de zèle & d'attention.

Mais il est un autre moyen qu'on pourroit faire concourir plus efficacement encore à ce double but ; c'est l'établissement des écoles-pratiques, regardées avec raison maintenant par tous les gens sensés, commes seules propres à réformer les études de médecine. Les Médecins de Cos & de Cnide menoient leurs disciples au lit des malades. Ceux qui depuis enseignèrent à Rome, suivirent cet exemple, témoin Symmaque, contemporain de Mar-

(1) Toutes les sciences naturelles s'enrichissent de faits, & les systêmes ou les principes généraux de chacune ne doivent être que le résultat direct & précis de tous les faits qui s'y rapportent. En médecine, sur-tout, il n'y a de lecture vraiment instructive que celle des observateurs ; & même si chaque homme pouvoit tout voir par ses propres yeux, peut-être seroit-il avantageux de fermer les livres, & de ne consulter que la nature seule, afin de recueillir ce qu'elle enfante, exempt du mêlange des opinions humaines. Les peintures les plus parfaites la défigurent toujours à quelques égards. Si l'on veut tout décrire, on se perd dans les détails ; si l'on se borne à saisir les grands traits, on néglige des choses importantes. Il est impossible de donner dans une description, l'idée nette d'une odeur, à celui qui ne l'a pas sentie ; il ne l'est pas moins de lui faire voir une maladie qu'il n'a jamais vue, & dont il ne connoît pas les analogues par lui-même. Mais la vie est trop courte, l'art est trop étendu, pour qu'on ne soit pas forcé de recourir à l'expérience des autres ; & si nous en avons assez nous-mêmes pour retrouver dans notre mémoire les images partielles dont l'ensemble forme le tableau qui nous est offert, elle ne sera pas en effet pour nous.

tial, que ce poëte accuse de lui avoir donné la fiévre; en le faisant tâter en hiver par cent mains toutes gelées.

Me centum tetigere manus aquilone gelatæ :
Non habui febrem, Symmache, nunc habeo.

Dans l'Amérique septentrionale, les jeunes gens qui se destinent à la médecine, se mettent d'abord chez un Apothicaire. Ils apprennent à connoître, à préparer les remèdes; ils les portent aux malades dont l'aspect les habitue ainsi par degrés à distinguer toutes les infirmités du corps humain, par les signes qui les caractérisent, en même temps qu'ils recueillent une foule d'observations précieuses sur l'efficacité des moyens que l'art emploie pour les combattre.

En Italie, quelques Universités exigent avant d'accorder le bonnet de Docteur, que les jeunes candidats aient suivi pendant deux ou trois ans, un praticien connu dans toutes ses visites.

Les Universités d'Edimbourg & de Vienne sont à cet égard au niveau des écoles de Cos & de Cnide. Il y a dans l'une & dans l'autre un Professeur de médecine clinique. C'est dans les salles mêmes d'un hôpital que se donnent les leçons; ce sont les différentes maladies qui leur servent de texte. Si le Professeur a du talent, il indique à ses élèves l'ordre dans lequel les objets doivent être observés pour être mieux vus & pour mieux se graver dans la mémoire; il leur abrège le travail; il les fait profiter de son expérience. S'il est sans talent, ses fautes sont bientôt dévoilées par la nature qui parle à tous leurs sens, & dont il est impossible d'étouffer ou d'altérer le langage. Souvent même elles leur deviennent plus utiles que ses succès, en rendant plus ineffaçables des images qui sans cela peut-être, n'eussent fait sur eux que des impressions passagères. Aussi les jeunes gens qui sortent de ces Universités se distinguent-ils facilement de tous les autres.

Leurs connoissances plus nettes, mieux classées, leur raison plus ferme, leur tact plus sûr & plus fin sont une assez bonne apologie de cette forme d'instruction.

Un célèbre Praticien, enlevé dans la force de l'âge, à la médecine dont il étendoit tous les jours le pouvoir par ses travaux, & qu'il faisoit honorer par la noblesse de sa conduite; aux malheureux dont il étoit le père; à ses amis auxquels il n'est resté pour se consoler de sa perte, que le souvenir de ses vertus: M. Dubrueil que je m'honore d'avoir eu pour maître, & dont l'amitié tendre & courageuse manque bien plus encore à mon cœur, que les lumières à mon instruction, avoit fondé quelques années avant sa mort, sous les auspices de M. le Maréchal de Castries, une école-pratique dans l'hôpital de la Marine de Brest. Il étoit convaincu que tous les arts qui demandent la culture immédiate des sens, & dans lesquels les combinaisons de l'esprit ne peuvent jamais suppléer l'habitude & l'exercice, doivent être étudiés directement dans la nature même; & que par conséquent les meilleurs Professeurs de médecine sont les malades. Il croyoit que le Professeur en titre devoit se borner à mettre ses élèves dans la bonne route, à leur présenter les tableaux de la manière qui les éclaire le mieux les uns par les autres, & rend les impressions plus durables, par cela même qu'elles sont plus distinctes. Il pensoit que celui qui vouloit faire plus, au lieu d'abréger pour eux les difficultés, leur faisoit perdre le fruit de toutes celles qu'ils pouvoient avoir vaincues. Ainsi, quoi qu'il ne prétendît pas avoir donné à son établissement toute la perfection dont il eût été susceptible dans d'autres circonstances, M. Dubrueil est mort dans la douce persuasion qu'il avoit fait un présent utile à notre art; & cette persuasion étoit d'autant mieux fondée qu'il laissoit à la tête de l'école de Brest un excellent esprit, incapable de mettre des préjugés acquis à grands frais, à la place de sa raison naturelle & de l'expérience.

Aujourd'hui tous les jeunes gens parlent d'écoles-pratiques : ils les demandent à grands cris ; & la partie la plus saine des vieux Médecins les desire également.

Je n'entrerai dans aucun détail sur leur nécessité, sur les avantages qu'on doit en recueillir, ni sur la forme qu'il seroit convenable de leur donner (1).

Leur nécessité ne sauroit être mise en question : elle résulte clairement de l'état actuel des études dans les écoles de médecine, & de la nature même de l'esprit humain, ou de la manière dont nous acquérons nos connoissances.

Leurs avantages ne sont pas moins évidents, & l'on peut assurer qu'ils sont incalculables.

Quant à leur forme, j'avoue que je ne la regarde pas comme une grande affaire (2). Ici, comme dans beaucoup d'autres choses, on fera d'autant mieux qu'on réglera moins. Si l'on se bornoit à déterminer les droits que donneroient aux jeunes élèves, dans toutes les facultés de médecine, une assiduité de deux ou trois ans aux leçons des écoles-pratiques, tout se mettroit de soi-même dans le meilleur ordre. A plus forte raison seroit-il à propos d'abandonner la méthode d'instruction, au choix & au talent du Professeur.

Il suffiroit donc, selon moi, de permettre à tout Médecin d'hôpital, d'y former une école, d'après le plan qu'il jugeroit le meilleur ; d'exiger de lui des journaux détaillés, & de statuer qu'après avoir suivi ses leçons, deux, trois ou quatre ans, les étudians en médecine pourroient

(1) C'est l'objet principal du Mémoire de M. Lacheze.

(2) J'observe seulement qu'on pourroit y faire trouver aux élèves, des cours d'anatomie, d'opérations chirurgicales, d'accouchemens, & de chimie pharmaceutique. Les premiers se feroient dans un amphithéâtre de dissections ; les derniers dans la pharmacie de l'hôpital.

prendre

prendre d'emblée huit, dix, douze inſcriptions, plus ou moins (1).

En laiſſant les Profeſſeurs arbitres du taux de leurs leçons, on riſqueroit peu qu'elles fuſſent jamais portées trop haut. La concurrence établie entre eux, les forceroit, pour leur intérêt même, à ne point en exagérer le prix. Mais ſi le talent ou la vogue pouvoit le leur faire oſer quelquefois avec ſuccès, voilà préciſément ce qu'il ſeroit auſſi mal-adroit qu'injuſte de vouloir prévenir. Leur noble émulation, alimentée par toute ſorte de motifs, ne pourroit que tourner au profit des malades, des élèves & de la ſcience.

C'eſt avec de pareilles inſtitutions qu'on auroit, dans les élèves, des ſurveillans éclairés & ſévères de la médecine des hôpitaux, ſurveillans toujours prêts à réclamer contre les fauſſetés ou les exagérations des journaux ; & les journaux eux-mêmes devant ſervir de baſe à la réputation de celui dont ils porteroient le nom, le forceroient à redoubler de ſoins auprès de ſes malades, à perfectionner ſa pratique, & à rendre ſon enſeignement le plus attrayant, le plus clair, le plus méthodique, afin d'attirer un plus grand nombre d'élèves autour de lui.

Je ne me permettrai plus qu'une réflexion ; elle me paroît faite pour toucher une adminiſtration qui reſpecte la morale.

Dans l'état actuel, les jeunes Médecins ſuivent rarement les hôpitaux avec quelque conſtance. Ils ſe jettent dans la pratique ſans avoir vu les objets qu'ils doivent reconnoître. Il faut pourtant ſe donner l'air d'avoir tout vu ; il faut cacher ſon inexpérience par le babil & par de grands mots. Ainſi, dans la matière la plus grave,

(1) Je n'attaque point ici le droit dont jouiſſent les facultés, d'examiner les étudians en médecine, & de leur donner le bonnet de Docteur.

ils s'exercent à l'art de tromper, ou du moins ils s'habituent à ces manéges de charlatanerie, qui dégradent toujours le caractère. Mais quand ils ſuivent les hôpitaux, quel fruit peuvent-ils en retirer? Ce n'eſt pas la nature qu'ils y voient; c'eſt encore moins la nature aidée par un art bienfaiſant. Tout ce qui frappe leurs yeux, égare leur jugement & flétrit leur ame: ils ne recueillent que des images fauſſes, & n'apprennent qu'à ſe jouer de la vie des hommes. Dans l'ordre de choſes que j'indique, en acquérant des connoiſſances vraies, ils dédaigneroient l'artifice qui ne ſert qu'à maſquer l'ignorance: ils verroient le pauvre traité comme un être dont les ſouffrances & la vie ſont ſacrées; & rien n'altéreroit dans leur cœur ce reſpect tendre pour les hommes, ſans lequel il n'eſt point de moralité.

P. S. On pourroit appuyer d'une foule de raiſons nouvelles, la néceſſité de diviſer & ſubdiviſer les grands hôpitaux; mais j'ai cru inutile d'entrer dans de plus grands détails. Maintenant que l'opinion publique influe d'une manière ſi directe ſur toutes les parties de la légiſlation & du gouvernement, il eſt impoſſible qu'avec un ſi grand intérêt à s'éclairer, elle ne recueille pas toutes les lumières éparſes & preſque perdues juſqu'à ce jour. Quand la voix de tous les citoyens eſt libre, quand l'application des vérités découvertes n'eſt plus empêchée par les paſſions particulières, les vérités ſe découvrent, & leurs plus foibles germes, jetés comme au haſard dans les livres ou les converſations les plus frivoles, ſe développent, croiſſent & fructifient avec une promptitude dont les penſeurs mêmes ſont étonnés.

Je ſuis donc perſuadé que dans peu les vices des grands hôpitaux ſeront ſentis de tout le monde. En faiſant la peinture détaillée & fidèle de ces funeſtes aſyles, je me ſerois expoſé à faire la plus amère ſatire de l'adminiſtration qui les ſurveille; & rien n'eſt plus loin de mon cœur que les inculpations perſonnelles. Mais l'œil ſévère

du public, porté successivement sur tous les objets qui l'intéressent, fera cette satire d'une manière bien plus rigoureuse, & sur-tout bien plus utile. On verra donc qu'il faut renoncer aux grands hôpitaux, & bientôt sans doute il n'y en aura plus que de petits. C'est-là peut-être l'un des plus grands avantages des Gouvernemens, où la volonté publique fait la loi & détermine le mode de son action. Les préjugés se taisent, les passions malfaisantes se cachent, le bien se fait sans peine, parce que celui qui en est l'objet, est celui-là même qui le commande; & la morale règne nécessairement par-tout, attendu qu'elle n'est que l'utilité de tous, & qu'il implique contradiction que tous ne veuillent pas & ne cherchent pas leur utilité.

En réduisant les hôpitaux à cent ou cent cinquante lits au plus, il sera moins nécessaire de les transporter hors des villes. Des hospices, tels que je les propose, peuvent rester au sein de Paris, sans de grands inconvéniens pour eux-mêmes & pour le voisinage. On n'a pas besoin de soins recherchés pour s'y garantir du mauvais air, & pour prévenir les contagions. Les maisons qui environnent la Charité ne sont pas plus mal saines que celles des quartiers les mieux aërés : cependant il sera toujours avantageux de choisir au moins une partie des emplacemens à la campagne. Les malades y jouissent d'un air presque toujours préférable, & souvent nécessaire pour leur entier & prompt rétablissement. On peut plus facilement y ménager les aspects, & tourner les salles d'une manière commode pour recevoir le soleil ou pour s'en garantir à volonté : on peut s'y procurer de vastes promenoirs, couverts pour les temps de pluie ou de froid; & pour les beaux jours, d'autres plantés d'arbres, dont les émanations, pendant sept à huit mois de l'année, sont si restaurantes pour les convalescens. Les terreins, les bâtimens, les denrées, la main-d'œuvre, tout y est moins cher; & les raisons d'économie qui doivent entrer pour beaucoup dans

les établissemens publics, suffiroient seules pour y assigner la place de tous ceux qu'il n'est pas absolument indispensable de laisser au milieu des villes.

D'ailleurs il seroit facile de faire des arrangemens avec les Municipalités des villages où l'on transporteroit les hospices. Chacune d'elles a des pauvres à nourrir, des malades à soigner, enfin un plan de charité publique à former sur de nouvelles bases. On pourroit leur fournir les moyens de le faire mieux & plus en grand, en réunissant les dotations des maisons à fonder, avec celles dont ils jouissent pour leurs pauvres, & avec les secours qu'ils doivent encore à la bienfaisance journalière de leurs habitans. Dans une affaire pareille, des conditions avantageuses & agréables à tout le monde sont faciles à imaginer; & si quelques Médecins de réputation attiroient un jour, aux visites de ces hospices des élèves empressés d'interroger la nature sous des yeux faits pour les diriger, qui ne sent combien l'éloignement des distractions de la ville, le silence & la paix de la retraite féconderoient l'étude de leur art, & leur conserveroient d'instans précieux pour les travaux opiniâtres de l'observation qui doit lui servir de fondement?

Je ne doute pas que l'établissement des nouvelles Assemblées administratives n'entraîne par-tout celui des ateliers de charité commandés par la voix publique, & réclamés par la raison de l'homme d'état, autant que par l'humanité de l'homme sensible. Chacun voit aujourd'hui combien il est nécessaire d'extirper la mendicité; chacun sent qu'on ne le peut qu'en offrant du travail à l'indigent en état de travailler, & qu'en assurant un asyle à celui que l'enfance, la vieillesse ou la maladie met dans la cruelle nécessité d'implorer l'assistance de ses semblables.

La société, comme le dit très-bien M. l'abbé Sieyes dans sa belle déclaration des droits de l'homme, doit des secours à tout individu qui se trouve hors d'état de pourvoir à ses propres besoins. Elle le doit parce que

l'état social faisant jouir les uns d'avantages sans nombre, ne peut sans crime laisser les autres au-dessous de ce qu'ils seroient au fond des bois; elle le doit aussi parce que s'il se trouve dans son sein une grande quantité d'êtres souffrans, elle est en danger sous plusieurs rapports, & que lors même qu'il y en a peu, cet état de choses dégradant à la fois, & celui qui demande, & celui qui refuse, porte des atteintes sourdes, mais graves, au corps politique le mieux organisé d'ailleurs.

La grande maladie des états civilisés est la mauvaise distribution des forces & la disproportion choquante des fortunes. Voilà la source de presque tous les désordres publics & des calamités qui les accompagnent. Je conviens, & l'on a pu le voir ci-devant dans une note, que les hommes ne naissent pas égaux en moyens, s'ils naissent & sont éternellement égaux en droits : mais, je le répéte encore, les grandes inégalités ne sont pas du fait de la nature; &, comme l'observe très-bien le publiciste philosophe que je viens de citer, les institutions sociales sont faites pour corriger ce qu'elle peut avoir de vicieux à cet égard. Elles ont fait par-tout précisément le contraire : par-tout aussi, choqués des maux qu'elles seules avoient pu rendre aussi graves, les sages, les législateurs & les hommes bienfaisans ont cherché de concert les remèdes qu'il étoit nécessaire d'y porter. Mais leurs vœux n'ont bien été remplis nulle part. Le jubilé des Juifs, le partage des terres chez les Spartiates, les loix agraires des Romains, sont des moyens également iniques & contraires au but de l'association, qui est l'exercice libre des facultés de chacun, & la paisible jouissance des biens qu'elles lui procurent. La taxe des pauvres en Angleterre peut être regardée comme une loi du même genre. Ses grands inconvéniens sont assez connus; mais le plus intolérable de tous, est de créer de nouveaux misérables, pour secourir ceux qui le sont déja; car dans la perception de cette taxe, comme dans celle des autres

impôts, l'on faisit & l'on vend les meubles des contribuables inexacts ou incapables de payer. L'aumône elle-même par laquelle le riche soulage un peu son cœur des reproches secrets que lui fait l'aspect attristant du pauvre, indépendamment de la disproportion où elle se trouve presque toujours avec les besoins, ne va certainement guères mieux à son but, & considérée sous un point de vue général, offre des caractères qu'il est indispensable de lui ôter, si l'on veut qu'elle cesse d'être immorale & funeste à la société. L'aumône est sans doute un acte de vertu particulière; mais le plus souvent c'est un crime public. Elle peut satisfaire celui qui donne, lui procurer des jouissances qu'il demanderoit inutilement à son or d'une autre manière; mais elle dégrade celui qui reçoit, elle l'habitue à la paresse, elle ouvre son cœur à tous les vices, & le prépare à tous les attentats.

Tant qu'un homme est en état de faire un travail quelconque, ce n'est pas l'aumône qu'il faut lui donner; c'est ce travail qu'il faut lui fournir : & quand la maladie, ou la vieillesse, ou l'enfance le met hors d'état de payer ce tribut que chacun doit à la nature & à la société, la société est alors dans l'obligation d'en agir avec lui comme une famille humaine ou prévoyante, avec un serviteur qu'elle soigne malade & nourrit vieux, en mémoire de ses services passés, ou qu'elle fait élever enfant, dans l'espoir de ceux qu'il peut lui rendre un jour.

Il n'y a là que des échanges réciproques; rien qui trouble les rapports naturels des hommes entre eux, & livre l'un à la merci de l'autre. L'un reçoit le prix de ce qu'il a fait ou de ce qu'il fera; l'autre est dans le cas d'un débiteur religieux qui s'acquitte noblement, ou d'un calculateur qui fait des avances sur un fonds riche & productif.

Le travail honore l'homme; il anoblit, il consacre toutes ses jouissances : nul ne peut même secouer ce joug imposé par notre condition, sans se dégrader & sans perdre

de sa liberté; car, plus les richesses sont considérables, & plus en dépend celui qui seroit incapable d'y suppléer au besoin par des ressources personnelles.

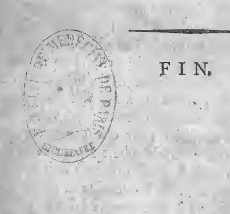
Il n'est peut-être pas inutile de répéter que le bonheur du peuple tient à ses mœurs, & que ses mœurs tiennent beaucoup au respect qu'il conserve pour lui-même. Les autres classes ne sont pas moins intéressées à nourrir en lui ce sentiment qui maintient chacun à sa place, en empêchant que personne cesse de se montrer homme, par orgueil ou par avilissement, & qui sera par-tout le plus sûr garant de la morale publique.

C'est d'après ces principes, que tous les hommes éclairés ont demandé d'une voix unanime un nouveau systême de bienfaisance générale. C'est de là qu'il faut partir pour trouver celui qui remplira le mieux son objet, de secourir la misère sans la flétrir, & sans cultiver de loin les vices & les crimes, par l'encouragement de la fainéantise. A ce motif sacré, vient s'en joindre un autre plus senti peut-être de la plupart des administrateurs; je veux dire l'économie. En faisant travailler ceux qui le peuvent, on se ménage des ressources plus abondantes pour ceux qui ne le peuvent pas. Un atelier bien ordonné doit fournir de l'ouvrage aux hommes, aux femmes, aux vieillards, aux enfans: chacun y trouve à faire ce que lui permettent ses forces & son industrie; chacun est payé suffisamment, & le produit doit couvrir les frais d'administration & les pertes inévitables. Un hôpital d'enfans délaissés pourroit également trouver, dans le travail des grands, le moyen de nourrir les petits, & de former les uns & les autres au rôle de Citoyen.

Les ateliers auroient encore un avantage auquel ceux qui se sont occupés de cette matière ont déja pensé; c'est de maintenir le prix des journées sur un pied convenable, ce qui me paroît de la plus haute importance pour la classe qui vit de ses bras, & ce qu'on ne pourroit obtenir autrement, dans un pays où les vrais propriétaires ne forment

peut-être pas le huitième de la population, ſans des lois violentes & anti-ſociales.

Je penſe donc qu'il eſt juſte de ſecourir les indigens, mais qu'il eſt eſſentiel de le faire en occupant ceux qui ſont capables d'un travail quelconque. Ce ſoin me paroît également honorable pour eux-mêmes, utile à leur bonheur, exigé par le ſévère devoir d'économiſer les charités, & néceſſaire à la conſervation des mœurs publiques; il montre à côté de la bienfaiſance un ſentiment profond de la dignité de l'homme, laquelle, à mon avis, ſert de baſe à preſque toutes les vertus publiques & privées.



FIN.

